

Mercredi 1 juin 2016 -12h00 [GMT + 2]²

NUMERO **585**

J6e n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr



La consolation et l'inconsolable :
sur *Le Temps de la Consolation* de Michaël Fœssel
par Paula Galhardo



LE TEMPS
DE LA
CONSOLATION



La philosophie peut-elle *consoler* ? Telle est la question qui traverse l'ouvrage de Michaël Fœssel, *Le Temps de la consolation*¹. La question a de quoi nous étonner : la philosophie n'est-elle pas plutôt une recherche de la sagesse et du savoir qu'une quête de consolation ? En effet, la consolation ne jouit pas d'une bonne réputation parmi les philosophes contemporains : sur elle, pèse le soupçon de conformisme et d'illusion. Or, il n'en a pas toujours été ainsi. La consolation constitue un genre philosophique assez répandu ; souvenons-nous des lettres de consolation écrites par Sénèque, du dialogue de Boèce intitulé *Consolation de Philosophie*, et même du *Phédon* de Platon, où Socrate console ses disciples de sa propre mort. S'il est vrai que la philosophie s'est longtemps

arrogée la prérogative de consoler les hommes, elle semble avoir abandonné cette prétention. Ce constat conduit M. Fœssel à articuler le propos de son livre autour de deux questions : qu'est-ce qui est en jeu dans l'acte de consoler, tel que l'entend la philosophie ? Pourquoi la philosophie et la raison sont-elles impuissantes à consoler aujourd'hui ? À ces interrogations, nous en ajoutons une autre : en quoi la consolation pourrait-elle être une question pour la psychanalyse au XXI^e siècle ?

La première partie de *Le Temps de la consolation* s'intéresse à la consolation comme genre philosophique. En s'appuyant sur des auteurs tels que Sénèque, Cicéron et Boèce, l'auteur soutient que la consolation est une réflexion sur la perte, qui ne cherche ni à s'en détourner ni à restituer ce qui a été perdu. Il ne s'agit pas de faire disparaître la souffrance, mais d'élaborer un certain savoir sur la perte et la douleur qu'elle entraîne. D'une part, la pratique de la consolation est avant tout un usage particulier de la parole, qui fait appel à la rhétorique pour « arracher le malheur à l'indicible ». D'autre part, elle est un acte éminemment social, qui cherche à retravailler les liens rompus entre le souffrant et la communauté.

La deuxième partie de l'ouvrage est une analyse des raisons pour lesquelles la consolation des Anciens n'a pas de prise sur les Modernes. Selon l'auteur, la rupture fondamentale consiste en ceci que les Modernes ne croient plus que la vérité puisse rendre heureux. La vision scientifique du monde y est évidemment pour quelque chose : objectif et déshumanisé, le savoir de la science n'implique pas un savoir de soi. Cela va de pair avec l'ébranlement de la métaphysique par le rationalisme moderne ; la philosophie ne console plus parce qu'elle ne peut pas faire appel à ce que l'auteur nomme les « trois ordres de la consolation », le *cosmos*, la communauté et le langage. La Modernité est en effet une époque qui entretient un lien intime avec la perte : celle des certitudes du monde ancien et de sa métaphysique ; perte aussi de la certitude du passé, qui devient équivoque et incapable de délivrer des vérités. Tournés plutôt vers l'avenir que vers le passé, les Modernes ne peuvent trouver de la consolation que dans l'idée de progrès : « rompant avec tout savoir objectif, la consolation des Modernes devient espérance »².

Ces analyses autour des ruptures engendrées par la Modernité ne sont pas forcément nouvelles, mais elles permettent de poser une question cruciale : *qu'avons-nous, les Modernes, perdu justement ?* La consolation acquiert donc une signification historique : le *temps de la consolation* est le nôtre et toute la question est celle de savoir en quoi consiste la perte qui le constitue. La position de M. Fœssel se tient sur une ligne de crête subtile, il ne s'agit ni d'embrasser la nostalgie d'un savoir métaphysique et d'un monde ordonné qui n'est plus, ni d'escamoter la perte. Il n'y a pas de retour à des certitudes artificielles et nostalgiques (comme celles qui fondent les replis identitaires), mais il ne s'agit pas non plus de se « réconcilier » avec la perte et obéir aux impératifs de résilience. C'est ici qu'apparaît une figure centrale de l'ouvrage, celle de l'*inconsolé*. L'inconsolé est celui qui admet qu'il a subi une perte et que celle-ci constitue une privation intolérable. Cependant, à la différence de quelqu'un qui demeure inconsolable, l'inconsolé ne reste pas dans la désolation car il fait de son chagrin une revendication. Là se trouve la pointe de l'argumentation de l'auteur : l'inconsolé moderne a certes perdu les réponses métaphysiques, mais cela ne signifie pas que les

questions qu'il pose soient dépourvues de sens. Au contraire, l'inconsolé conserve l'inquiétude et l'insatisfaction qui étaient à la base de la demande de consolation pour extraire de la perte une posture *éthique*.

La consolation intéresse la psychanalyse dans la mesure où il s'agit avant tout de l'élaboration d'un savoir sur la perte. Comme la psychanalyse, la *consolatio* ne cherche pas à escamoter la perte, mais à préciser en quoi exactement elle consiste. En ce sens, elle s'oppose à deux alternatives contemporaines pour contourner la perte : d'un côté, les « divertissements » et d'autres objets pour le bonheur, de l'autre, une rhétorique de la résilience qui enjoint au sujet de se réconcilier pour devenir à nouveau « opératoire ». Ce serait cependant une grave erreur de prendre la psychanalyse pour une pratique qui cherche à consoler. Dans *L'Avenir d'une illusion*³, Freud oppose l'esprit de la psychanalyse aux idées religieuses qui, elles, seraient consolatrices mais illusoire. Freud compare le besoin de consolation auquel répond la religion à la détresse du nourrisson et, dans une tournure qui n'est pas sans rappeler celle de Kant, il rapproche l'abandon des idées religieuses du processus de croissance de l'enfant – comme la raison, la psychanalyse conduirait-elle à la sortie de la minorité ?⁴ Quoi qu'il en soit, en tant qu'héritière des Lumières, la psychanalyse est plutôt du côté de la lucidité que de celui de la consolation apportée par la religion ou la métaphysique.

La psychanalyse nous permettrait-elle alors d'*espérer* quelque chose ? Dans « Télévision »⁵, Jacques-Alain Miller pose à Lacan les trois questions qui contiennent pour Kant « tout l'intérêt de notre raison »⁶ : *que puis-je savoir ? que dois-je faire ? que m'est-il permis d'espérer ?* Tout en soulignant l'écart qui sépare son discours de celui de la philosophie (à ces questions, dit-il, son discours « n'y répond pas »), Lacan se prête à cet « exercice d'académicien » proposé par J.-A. Miller. À propos de la question *que puis-je savoir ?*, Lacan souligne son *incongruité* après la découverte de l'inconscient, c'est-à-dire l'écart entre la connaissance kantienne et le savoir dont il est question en psychanalyse, savoir inconscient et donc supposé. La réponse de Lacan à l'interrogation *que dois-je faire ?* insiste sur la relativité du « je » de la question : « Je ne peux que reprendre la question que comme tout le monde à me la poser pour moi. Et la réponse est simple. C'est ce que je fais, de ma pratique tirer l'éthique du Bien-dire »⁷. En ce qui concerne la troisième question (*que m'est-il permis d'espérer ?*), Lacan fait ressortir encore une fois le problème du sujet de l'énonciation et renvoie la question à son interlocuteur : « c'est à ce vous que je réponds, espérez ce qu'il vous plaira »⁸. Comme le souligne J.-A. Miller ailleurs, la réponse de Lacan met en valeur que « l'espérance n'est pas du tout une prédiction, et c'est selon le goût de chacun »⁹. En même temps, Lacan avance une réponse à l'interrogation kantienne en la situant dans le champ de l'analyse : « La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. »¹⁰

Sans doute retrouvons-nous ici le lien entre la psychanalyse et l'espérance des Modernes. Nul retour à un autre temps n'est possible. Et la perspective de « tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet » ne constitue pas en elle-même une consolation. Néanmoins, comme le rappelle Lacan dans « Télévision », l'espérance n'est pas sans objet. Est-ce à dire qu'il faudrait attendre le bonheur d'une analyse ? La promesse de la psychanalyse ne porte pas sur cet objet-là. Ce qui intéresse la psychanalyse dans

l'espérance n'est pas le caractère consolateur d'un objet qui serait à l'horizon – la promesse d'un bonheur futur –, mais le fait que l'espérance répond à un *inconsolable*. Le travail analytique est donc très loin de la consolation car on n'attend pas qu'un consolateur vienne livrer un savoir sur la perte et la douleur¹¹. Cependant, la psychanalyse n'est pas sans rapport à la question de la consolation, parce qu'elle cherche à cerner ce qu'il y a d'*inconsolable* au sens de M. Fœssel, et qui pourrait évoquer, en psychanalyse, ce qu'il y a d'*incurable* pour un sujet. De cet incurable, chacun peut en savoir quelque chose s'il se prête à l'éthique du Bien-dire. L'inconsolable n'est donc pas ce qui appelle une consolation, mais ce sur quoi porte le pari éthique d'une analyse, celui d'assumer ce dont nous ne pouvons pas guérir.



¹ Fœssel M., *Le Temps de la consolation*, Paris, Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2015.

² *Ibid*, p. 193.

³ Freud S., *L'Avenir d'une illusion*, Paris, Seuil, coll. Points, 2011.

⁴ « Les lumières (*Aufklärung*), c'est la sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. » [T.d.A.] Kant I., « Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung ? », *Ausgewählte kleine Schriften*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1969, p. 1.

⁵ Lacan J., « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁶ Kant E., *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1990, p. 543.

⁷ Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 541.

⁸ *Ibid*, p. 542.

⁹ Miller J.-A., *Lakant*, Paris, Navarin-Seuil, coll. Rue Huysmans, 2003, p. 66.

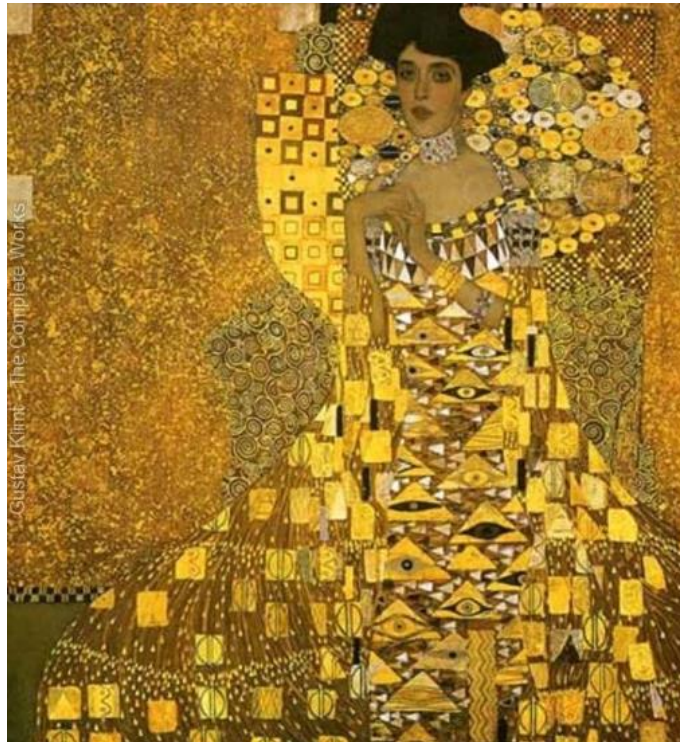
¹⁰ Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 543.

¹¹ Repris par Guy Briole, lors de son intervention au X^e Congrès de l'AMP, *Aggiornamento*, Rio de Janeiro, 28 avril 2016.

<http://wapol.org>

La substance jouissante (II) par Miquel Bassols

Lire la première partie de l'intervention de Miquel Bassols, président de l'AMP, au X^e congrès de Rio de Janeiro, le 28 avril 2016, dans [Lacan Quotidien n°584](#)



Considérons maintenant ce que Lacan dit de l'autre substance en jeu dans le dualisme cartésien : « La fameuse substance étendue, complément de l'autre, on ne s'en débarrasse pas non plus si aisément, puisque c'est l'espace moderne. Substance de pur espace, comme on dit de pur esprit. On ne peut pas dire que ce soit prometteur. » (p. 25) La fameuse substance étendue n'a ainsi rien d'empirique ou d'objectif, en fait, ni plus ni moins que le pur espace comme *a priori* par lequel nous nous représentons le monde et nous-mêmes de surcroît, et toujours selon les coordonnées symboliques propres à chaque moment. Aujourd'hui, c'est certain, nous vivons plongés dans l'espace de la science moderne, fondé sur un intérieur et un extérieur et dont cependant les frontières sont de plus en plus fragiles. Or, cet espace étendu n'est finalement autre qu'une suggestion induite par le corps propre, par le corps imaginaire, par le corps du stade du miroir (1) et ses dimensions de *res extensa*.

Freud l'avait très bien vu – en 1923, dans *Le Moi et le Ça*, il écrit que le moi est une extension de la surface du corps (*pura-mente*) (2) : « pur esprit » mais aussi « purement » pour le dire ainsi. De telle sorte que la *res extensa*, à partir de laquelle Descartes voulait soutenir la *res cogitans* supposément complémentaire, n'est autre qu'une extension de la surface corporelle du moi, fondée sur la spécularité d'un intérieur/extérieur qui divise cet espace en parties.

C'est pourquoi Lacan ajoute immédiatement que : « Pur espace se fonde sur la notion de partie, à condition d'y ajouter ceci, que toutes à toutes sont externes— *partes extra partes*. » C'est-à-dire que chacune des parties que nous pouvons délimiter dans la supposée *res extensa* est toujours externe, extérieure à chacune des autres parties circonscrites dans cette opération imaginaire.

Signalons ici par exemple les paradoxes dans lesquels s'embourbe le neurocentrisme d'aujourd'hui quand il ne peut parvenir à situer avec certitude en quelle partie, en quel lieu réside finalement telle ou telle fonction mentale, ou jusqu'où s'étend le cerveau lui-même en tant qu'organe du système nerveux, et plus encore, au-delà de ce système, car on ne peut pas fixer si facilement les limites du corps lui-même. Au point qu'il est possible de soutenir, en accomplissant un saut qui a tout son sens, que ses fonctions peuvent aller jusqu'à résider en dehors du corps. En effet, n'apprenons-nous pas qu'il y a une jouissance hors-corps qui modifie de manière substantielle la jouissance du corps propre ? La notion même d'extension doit ici toute sa valeur à la dimension (*dit-mension*) imaginaire du moi corporel et à ce qu'il y a d'*extime* en lui.

Le saut du Séminaire XX : soupeser le jour du corps



Comment alors sortir de cette embrouille où vit et se trouve plongé le sujet de notre temps avec tous ses symptômes ? ou comment y entrer armé de quelque chose de plus consistant que le supposé dualisme cartésien ? Nous disons « supposé » parce que Descartes lui-même énonçait de fait au lieu d'un dualisme une triade, trois substances en jeu : *res cogitans*, *res extensa*, *res infinita*. Cela

laisse toujours en suspens la question de la consistance ou de l'inconsistance de cette troisième, *res infinita*, divine ou pas, qui donnerait paradoxalement et en dernier lieu sa consistance aux deux autres.

C'est là en effet que Lacan accomplit un saut qui peut paraître inédit, mais qui est la conséquence du tournant fondamental de son enseignement lorsqu'il y introduit la notion de jouissance, de corps parlant et son appariement signifiant avec l'axiome *Y a d'Un*.

Il avance alors une nouvelle « supposition », pas moins supposée que les précédentes, mais qui les modifie de manière radicale. Cette supposition provient de sa propre expérience analytique, fondée sur la supposition du sujet supposé savoir. Il propose « de soupeser [...] le *jour du corps*, d'un corps qui, l'Autre, le symbolise, et comporte peut-être quelque chose de nature à faire mettre au point une autre forme de substance, la substance jouissante » (p. 26). Voici donc où apparaît l'expression inédite qu'il invente.

Lacan ne donne pas à cette « substance jouissante » d'autre condition que celle d'être supposée, c'est certain, mais c'est une supposition sur laquelle repose

l'expérience analytique de la même façon qu'elle repose sur le sujet supposé savoir inconscient. « N'est-ce pas là, poursuit-il, ce que suppose proprement l'expérience psychanalytique ? » (p. 26) — la supposition qu'il y a une *jouissance du corps* avec toute l'équivoque du génitif de l'expression : qu'il y a une jouissance dans le corps propre, mais aussi qu'il y a une jouissance du corps de l'Autre, que ce soit moi qui jouisse du corps de l'Autre ou que l'Autre jouisse de son corps. Nous rencontrons ici de nouveau le paradoxe *partes extra partes*.

En tout cas, c'est seulement par cette voie, celle de la jouissance, que l'expérience psychanalytique peut établir qu'il y a « la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit » (p. 26). L'unique propriété qui peut spécifier le vivant d'un corps, pour le différencier des autres, est le fait que le corps se jouit. Sans doute est-ce par cette seule voie de la substance jouissante que l'on pourrait éclairer ce que la biologie a laissé pour toujours dans l'ombre de son objet, avec la question d'Erwin Schrödinger dont je me souviens toujours : *Qu'est-ce que la vie ?* Il n'y a finalement pas d'autre signe de la vie que celui qui nous fait supposer une jouissance de l'Autre, que ce soit dans le corps propre ou dans le plus étranger que nous puissions imaginer tel le monde extraterrestre. La question du vivant se résout par la supposition suivante : cela jouit, ou mieux dit encore : *cela se jouit*.

Corporiser avec la langue

Je poursuis en citant de nouveau Lacan : « Cela ne se jouit [un corps] que de le corporiser de façon signifiante » (p. 26). On peut seulement supposer la substance du corps, mais elle se jouit grâce au langage, grâce à *la langue* dont les résonances affectent le corps. C'est une façon très différente que de poser la question à partir de la *res extensa*, façon qui restera toujours enlisée dans les paradoxes de l'intérieur et de l'extérieur, du « *partes extra partes* de la substance étendue ».

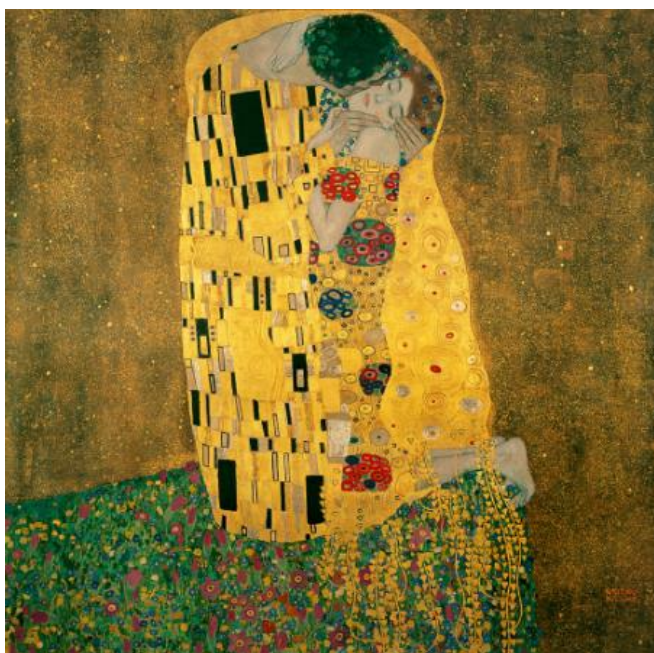
Pour montrer ce paradoxe, Lacan, au lieu d'évoquer la science moderne, mentionne en ce point le marquis de Sade, « cette sorte de kantien », pour qui « on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre, pour la simple raison qu'on n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, jusqu'à l'inclure et le phagocyter, autour du corps de l'Autre » (p. 26).

Quand il s'agit de la substance jouissante du corps, il n'y a pas moyen de réduire le regard de l'Autre à une totalité *partes extra partes*. Il n'y a pas d'autre jouissance que celle d'une partie du corps et cette partie, en tout cas ne peut être distinguée d'une autre partie qui lui est extérieure pour faire d'elle une totalité. Ce qui nous conduit à la nécessité du pas-tout, du pas-tout de la substance jouissante du corps. L'expression « jouir du corps » aura toujours cette ambiguïté du signifiant qui implique que jouir du corps de l'Autre, c'est toujours jouir d'une partie de soi-même et que cette partie de soi-même est aussi la part du corps propre dont l'Autre jouit. « Je ne suis rien que la main avec laquelle tu palpes », écrit le poète (3), se référant à l'expérience la plus élémentaire de la jouissance du corps de l'Autre.

C'est là en effet, comme le dit Lacan, un « niveau élémentaire » pour aborder la troisième substance, la substance jouissante, véritable nouveauté de l'expérience analytique.

L'inconscient fait couple avec l'interprétation et la jouissance, avec l'acte

Revenons alors au point de départ de ce commentaire du texte lacanien. Depuis le ternaire du symbolique du langage (qui a motivé le congrès de l'AMP à Buenos Aires en 2012), du réel de l'Un (Paris, 2014) et de l'imaginaire du corps parlant (Rio de Janeiro, 2016), vers quoi sommes-nous conduits ? Nous sommes amenés à considérer le corps parlant affecté par une nouvelle substance, la substance jouissante, qui modifie le dualisme cartésien traditionnel (sur lequel se fonde la science moderne, qu'on le veuille ou non, et le monde *psy* avec elle) pour le convertir, à partir de l'orientation lacanienne, en une nouvelle triade : substance pensante (déjà modifiée par la psychanalyse avec l'inconscient freudien), substance étendue (l'espace tel qu'il fut fondé à partir de la notion de *partes extra partes*) et la substance jouissante, nouveauté du dernier enseignement de Lacan, soulignée par Jacques-Alain Miller dans sa conférence de clôture du Congrès de Paris de 2014.



Suivant cette voie, nous pourrions aussi relire et reformuler le *partenaire-symptôme*, qui fut le thème de la X^e rencontre internationale du Champ freudien à Barcelone en 1998 intitulée : « Le partenaire symptôme. Comment se nouent, se maintiennent et se dénouent les couples contemporains », et ce, à partir d'un nouveau ternaire : *inconscient, corps et sinthome*. C'est cette triade que Lacan devait introduire dans son intervention au congrès de Rome en 1974, intitulée « La Troisième ». Il s'agit en effet pour nous d'aborder cette troisième substance avec toutes les conséquences cliniques qui se déduisent de l'expérience

analytique.

Comment l'aborder si ce n'est par la dimension de l'acte, toujours distincte de celle de l'inconscient ? Si l'inconscient fait couple avec l'interprétation, la jouissance fait couple avec l'acte. Pour le dire autrement : il n'y a pas d'introduction à l'acte si ce n'est par le moyen de la supposition d'une substance jouissante dans le corps de l'être vivant.

L'acte analytique, spécialement sous son aspect de coupure et de suspension du sens dans la chaîne signifiante, est sans doute la meilleure façon d'articuler les deux couples, inconscient et interprétation, d'une part, jouissance et acte, de l'autre. Quatre termes avec lesquels se joue le futur de la psychanalyse.

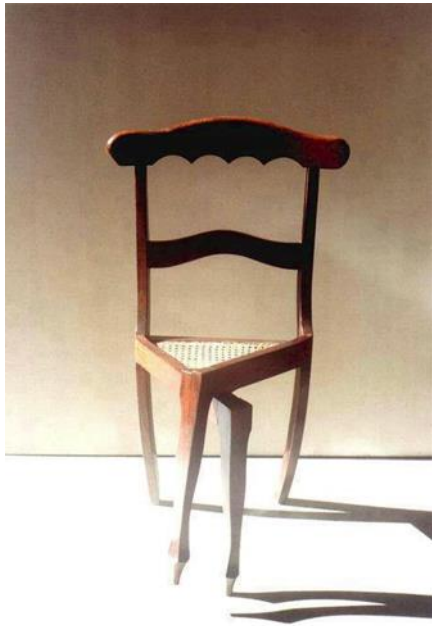
(1) Cf. Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je... », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93-100.

(2) [NDT : Le Castillan permet le jeu de mots sur *puramente*, purement, et *pura mente* au sens de pur esprit (*pure mind*), qui évoque aussi *pura mentira*, pur mensonge.]

(3) Gabriel Ferrater, extrait de « Posseït », traduit du Catalan : «No sóc sinó la mà amb què tu palpeges».

Vois-là le voilé

par Assia Gouasmi-Chikhi



Les bancs – c'est courant – sont publics.
Et les chaises, elles, sont pudiques.

Quand la mode s'empare du voile, ça fait jaser. La mode dite « pudique », lancée à grand bruit par quelques designers en quête de notoriété ou convoitant un marché, n'a d'autre but que le profit. C'est autre chose quand notre ministre des Familles, de l'enfance et des droits des femmes, Laurence Rossignol, la qualifie de « mode islamique » et relance pour le coup le débat sur le voile.

Le voile, qui ne voile plus les questions qui fument dans notre société, devient en France une sorte d'indicateur de malaise dans la civilisation, un baromètre de ce qui ne va pas. Appelons un chat un chat car le terrain est miné. Est-ce l'islam en tant que religion qui est montrée du doigt ou plutôt, comme je le pense, les musulmans eux-mêmes ? *Il serait intéressant de savoir de quels musulmans il s'agit. Le phénomène relèverait-il davantage d'un islam imaginaire¹ que de l'islam quotidien, du moins en France ?*

Depuis les attentats-suicides perpétrés sur ordre de l'EI (État islamique), pour nombre de nos compatriotes, « le musulman » est ravalé au terroriste qu'il soit pratiquant ou pas. La croyance religieuse éventuelle devient dès lors suspecte dans l'État de droit qu'est la France laïque, où depuis 1905 sont séparés le religieux et l'État en tant que tel.

*Lorsque le 14 avril dernier, François Hollande affirmait : « il n'y aura pas d'interdiction du voile dans l'Université »², tout en précisant qu'en fait, « Ça dépend comment il est porté dans l'espace public », il est clair que cela ne clôturait absolument pas le débat, bien au contraire. Encore moins les propos de Laurence Rossignol comparant les femmes portant le voile aux *nègres américains qui étaient pour l'esclavage*³ – propos qui de toute évidence ne pouvaient pas passer. Quand le 20 avril, des étudiants de Science Po ont lancé un Hijab Day, avec l'objectif avoué par l'organisatrice du mouvement de « mieux comprendre l'expérience de la stigmatisation*

vécue par de nombreuses femmes voilées en France »⁴, nous sommes au centre de la question.

Comprendre... ce qu'une image peut renvoyer chez l'autre... Le voile serait l'image qui reflète « le musulman », en l'occurrence « la musulmane », au-delà de sa religiosité. On pourrait généraliser la chose à la barbe pour les hommes et ce, bien au-delà des effets de mode. Ce n'est pas pour rien que Lacan engageait les psychanalystes à « ne pas se hâter de comprendre », la compréhension ayant toujours un aspect spéculaire dont la retenue du caractère dangereux et agressif ne tient qu'à un voile.

De même, quand Hollande déclare à propos du voile que « Ça dépend comment il est porté dans l'espace public », il met un effet de loupe sur ce que porter un voile peut avoir comme effet sur l'autre et vient désigner au regard scrutateur. Ne confondons pas cependant le port du voile qui laisse le visage découvert, et celui du Niqab qui relève d'une toute autre logique.

Plus le voile est montré du doigt, stigmatisé, plus il devient visible, plus il est porté et ainsi élevé à la hauteur d'une identité, presque assignée de fait, index du rejet par notre société. Le port du voile n'est-il pas la rétroaction du mode de jouir contemporain du Un, indicateur de la haine de la jouissance de l'Autre ?

La tendance à identifier des personnes rien qu'en tenant compte de leur vêtue et de l'image qu'ils renvoient n'a jamais été autant d'actualité – et rappelle de bien tristes souvenirs. Le voile, tel l'arbre qui cache la forêt, nous détourne – et révèle à la fois – des questions essentielles qui courent de façon silencieuse depuis plusieurs décennies déjà : l'ignorance de l'histoire en général, de celles des colonisations en particulier (qui font polémiques autour des commémorations), de l'intégration de l'étranger en France, etc.

Quant aux attentats qui en Europe ont visé la France et la Belgique ces derniers temps, on est d'ailleurs frappé par la banalité vestimentaire à l'occidentale des terroristes et des personnes mises en examen. L'image qu'ils donnent n'est pas celle que l'on aperçoit dans les vidéos de propagande de l'État islamique. J'entendais dire aux infos : « ils étaient habillés comme nous », ces terroristes !

Comment distinguer un musulman dans sa religiosité invisible, dans sa foi, d'un autre par le biais de son apparence ? Thomas Deltombe écrit : « L'islam en France en tant qu'objet médiatique est bien souvent regardé à travers des événements qui sont étrangers à la France. Une révolution en Iran, un conflit en Irak, une guerre civile en Algérie, des attentats à New York... et voilà les caméras qui s'intéressent aux « musulmans » de l'Hexagone, avec l'idée implicite qu'ils sont « tous les mêmes ». »⁵

Pour des psychanalystes, ces questions sont à prendre au cas par cas, choisir de porter ou non le voile est une décision du sujet lui-même, qu'il soit sous contrainte ou revendicateur, il en est responsable⁶. Responsable, le sujet l'est également dans « la façon de répondre à la haine qui le vise »⁷.

Quand un avion ne décolle pas parce qu'un passager se plaint d'avoir entendu un autre voyageur embarqué parler l'arabe, cela pointe le surgissement d'un réel, devenu le symptôme qui signe le malaise de notre civilisation. Un réel est en jeu sur lequel nous ne devons pas céder, car *le sujet de la psychanalyse est celui qui prend position dans ces choses de finesse*⁸.

¹ Deltombe Th., *L'islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, La Découverte, Paris, 2015. p. 5.

² Interview de F. Hollande dans l'émission « Dialogues citoyens » sur France 2, 14 avril 2016.

³ Durupt Fr., « Laurence Rossignol et les « nègres qui étaient pour l'esclavage » », *Libération*, 30 mars 2016.

⁴ Cf entre autres, Maudet E, « A Sciences-Po, le «Hijab Day» fait débat », *Libération*, 20 Avril 2016,

⁵ Deltombe Th., *L'islam imaginaire, op. cit.*, p. 9.

⁶ Liget F., « Il n'y a pas d'incompatibilité entre psychanalyse et Islam », *La Règle du jeu*, 13 octobre 2011, cité par *Lacan Quotidien*.

⁷ Quinat C., « Pourquoi la haine, selon Caroline Leduc », *L'Hebdo-Blog*, [n° 68](#), 7 février 2016.

⁸ Naveau L., « Le réel, un antiracisme inédit », *Lacan Quotidien*, [n° 357](#), 28 novembre 2013.

Cf. aussi Briole. G., « L'obscur des traditions », *Lacan Quotidien*, [n° 558](#), 15 janvier 2016.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▪ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf
▪ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▪ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable :
marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.